

relles, de langues grecque, française, allemande. Pendant les deux dernières années, ils étudient la théologie dogmatique, le droit canon, la polémique, l'exégèse, l'archéologie biblique et ecclésiastique, et l'hébreu. Ce programme d'études est assez large, malheureusement il est restreint dans l'exécution, par toutes les réserves politiques, historiques, religieuses, qui entravent l'éducation en Russie et surtout celle du clergé. L'Académie est d'ailleurs placée en dehors des attributions du ministère de l'instruction publique. Elle est régie par une conférence ecclésiastique soumise à l'inspection immédiate du métropolitain de Moscou. Elle a sous sa dépendance quarante-une écoles de paroisse, quarante-une écoles de district, et neuf séminaires secondaires. Ceci m'a permis de parler de l'organisation de clergé russe.

Il est divisé, comme on sait, en deux classes, désignées sous le nom de clergé noir et de clergé blanc.

Le clergé noir est celui qui se consacre aux pratiques de la vie religieuse dans l'ancienne des couvents. Tous les moines, à quelque ordre spécial qu'ils appartiennent, portent une robe noire appelée *tular*, un grand chapeau noir, rond sur ses ailes, recouvert d'un voile noir pareil à celui d'une femme. La plupart entre dès leur jeunesse dans le cloître, y reçoivent leur éducation et montent de grade en grade. Les moines seuls peuvent arriver aux plus hautes dignités ecclésiastiques. Ils justifient ce privilège par des études plus larges et plus fortes que celles du clergé blanc, par une existence plus austère et vouée à un célibat perpétuel.

Les membres du clergé nommé par opposition *clergé blanc*, portent une longue robe brun-bronnoyée du haut en bas, recouverte d'un *tular* de la même couleur, à larges plis et à larges manches. Ils laissent, comme les moines, tomber leur barbe sur leur poitrine, et flôtent sur leurs épaules. Leur tête est couverte d'un grand bonnet de velours, ordinairement brun, quelquefois rouge, et orné d'une bande de fourrure. Lorsqu'ils officient, ils se revêtent, ainsi que les moines, d'un coltume beaucoup plus éclatant.

Les prêtres du clergé blanc sortent en grande partie, des séminaires secondaires, où ils ne reçoivent qu'une instruction très-incomplète. Ils sont placés dans les paroisses de campagne ou dans les domaines seigneuriaux, et portent le titre de *popes*. Quelques-uns ayant étudié dans les académies ecclésiastiques, obtiennent par là le droit d'entrer dans un presbytère plus important. Dès leur entrée en fonctions, tous doivent être mariés, s'ils deviennent veufs ils ne peuvent se marier de nouveau, et sont forcés d'abandonner leurs cures pour se retirer dans un couvent. Aussi n'y a-t-il pas de femme plus choyée que la femme d'un pope russe.

Pour se consoler de leur retraite et de leur célibat, les popes qui entrent au couvent après leur veuvage, ont une perspective qui leur était rigoureusement fermée, tant qu'ils vivaient dans les liens du mariage. Ils peuvent alors aspirer aux titres supérieurs de la hiérarchie ecclésiastique; mais il est rare qu'ils s'abandonnent à cette pensée ambitieuse, et bien plus rare qu'ils la réalisent. Leur savoir est trop borné, leurs habitudes sont trop rustiques, pour qu'ils puissent décemment remplir quelques fonctions élevées... Très-les popes étaient il y a deux siècles, tels ils sont pour la plupart aujourd'hui incultes et sans élan, conservant des mœurs grossières ou souillées de vices impardonnables...

Il n'y a pas de danger que les pauvres popes s'avisent jamais de commenter les articles d'un ukase impérial, et d'en entraver l'exécution; mais leur soumission absolue aux lois du pouvoir temporel n'est point le résultat d'une humilité éclairée: c'est le fruit d'une ignorance passive, impuissante et résignée. Dans beaucoup de presbytères, les popes ne se distinguent de leurs paroissiens grossiers que par leur robe et par leur coiffure. Le paysan les respecte quand il les voit à l'église; hors de là il les traite avec une insultante familiarité... Qu'un russe prêt à entreprendre un voyage rencontre sur sa route un pope, il regarde cette apparition comme de mauvais augure, crache à terre pour détruire l'influence sinistre qui le menace.

Les popes sont pauvres, et cette pauvreté est une des causes radicales du peu de respect que les paysans leur témoignent, et bien souvent des vices qu'on leur reproche. Ils cultivent eux-mêmes, pour en tirer tout le produit possible, l'enclos et les champs joints à leur presbytère. Ils vivent comme le paysan d'une vie de labeur, et quand ils en trouvent l'occasion, oublient, comme le paysan, avec la cruche de quass et le flacon d'eau de vie, le poids de leur misère... Le simple serf les traite souvent à peu près comme ses égaux, le gentilhomme affecte à leur égard une supériorité dédaigneuse, la loi civile ne leur reconnaît aucun privilège. Ils peuvent être, comme tous les sujets de l'empire russe, envoyés en Sibérie, dépourvus de leur caractère sacerdotal, et condamnés à servir dans l'armée parmi les simples soldats.

Le clergé noir, qui a fait son éducation dans les couvents, est en général instruit, éclairé, et tous tous les rapports, beaucoup plus respectable et plus respecté que celui des campagnes, quoique la chronique scandaleuse mêle parfois des cloîtres d'hommes et de femmes à de singulières histoires. C'est ce clergé qui enseigne, qui écrit, et occupe exclusivement les grandes dignités ecclésiastiques. La plus élevée était autrefois celle de patriarche. Au XVII^e siècle, les patriarches marchaient presque de pair avec les tsars, et pouvaient entraver leur pouvoir. L'empereur de Russie n'a plus à craindre une telle rivalité; il est lui-même le chef, le patriarche de son Eglise. Il dirige et la gouverne comme bon lui semble. Toutes les affaires ecclésiastiques doivent être, il est vrai, traitées par une sorte de sénat spécial composé de plusieurs prélats, et qui porte le titre de saint synode. Le président actuel du saint synode est un colonel de cavalerie, aide-de-camp de l'empereur; je laisse à penser ce qu'il reste de liberté au vénérable sénat ecclésiast-

tique sous le régime militaire.

L'Eglise russe a mis l'épée dans le fourreau, et s'est vouée à une existence passive: elle écrit peu et prêche peu. Da commencement à la fin de l'année, elle répète son cri de miséricorde, son *Kyrie eleison*, et n'enseigne à ses prosélytes que des pratiques d'humilité. S'ajoutée dès les premiers siècles de son origine par le despotisme de l'Orient, et privée par son schisme du puissant appui qu'elle aurait trouvé dans la papauté, elle n'a pu, comme l'Eglise de Rome, se mêler aux grandes agitations sociales du moyen âge, intervenir dans la cause des peuples et des rois, détruire des empires, et briser des couronnes. Les esars moscovites ont assoupi le clergé russe à leur volonté, et en ont fait un instrument de leur ambition ou un jouet de leur caprice. Au XV^e siècle, Ivan IV, surnommé à juste titre le Terrible, chassait les métropolitains de leur siège, jetait en prison ceux qui avaient le courage de condamner ses crimes, pillait les églises, enlevait les trésors des couvents. L'archevêque Léonidas, Novogorod, ayant refusé de consacrer le quatrième mariage d'Ivan, le farouche grand-duc le fit coudre dans une peau dours et déchirer tout vivant par des chiens. Après avoir répudié trois femmes, assassiné son fils, il insultait encore à la religion en envoyant, comme une expiation suffisante de ses scandales, une amende aux quatre patriarches d'Orient.

En 1581, Boris Godunow, qui avait besoin de l'appui du clergé pour se faire pardonner le meurtre de son souverain légitime et affermir son usurpation, insinua de son autorité privée le patriarche de Moscou, et consacra lui-même dans l'église du Kremlin, le prelat investi de cette dignité. "Très-saint Père, lui dit-il en lui mettant la mitre sur la tête et la croce dans la main, très-honorable patriarche de Russie Wladimir, Moscou, etc., je te donne le pas sur tous les évêques, je te confère le droit de porter le manteau de patriarche, la calotte d'évêque et la mitre, et ordonne qu'en tout mon pays tu sois reconnu et honoré comme patriarche et frère de tous les patriarches." Cette institution, qui n'avait d'autre arbitre que celui du pouvoir temporel, ne devait pas fort embarrasser, comme on le voit, les successeurs de Boris Godunow. Aussi, lorsque Pierre I^{er} en vint à songer qu'il ne lui serait pas inutile de joindre à son autorité de czar l'autorité supême de patriarche, il n'eut besoin que d'un léger subterfuge pour s'emparer de ce nouveau pouvoir.

En 1720, il rassembla à Moscou les métropolitains archevêques et évêques de son empire, et leur demanda s'il la voulaient s'unir à l'Eglise romaine. Sur leur réponse négative, il s'écria: "Je ne reconnais d'autre légitime patriarche que le patriarche d'Occident, le pape de Rome, et puis-que vous ne voulez pas lui obéir, vous n'obéirez qu'à moi seul." Puis il lut les nouveaux statuts du saint synode. Tous les assistants les signèrent et jurèrent de les observer.

Depuis ce temps, les souverains russes sont restés maîtres absolus de l'Eglise.



BULLETIN.

Malle d'Europe : résumé des nouvelles.

On peut voir dans un extrait de l'*Aurore* que nous publions aujourd'hui, dans une autre colonne, les noms de ceux qui ont été choisis pour faire partie du nouveau cabinet.

L'*Hibernia*, qui nous a apporté la dernière malle d'Europe, est arrivé à Boston dimanche dernier le 1^{er} septembre, avec les nouvelles d'outre-mer jusqu'au 20 du mois dernier. Nos journaux, qui viennent par Halifax, ne nous sont arrivés qu'hier soir. Voici les principales nouvelles que nous avons eu le temps de recueillir.

La Reine a mis au monde un jeune prince. C'est le six d'août qu'a eu lieu cette heureuse naissance. On pense que, pour se rendre aux vœux de la Reine, on lui donnera le titre de duc de Kent, en mémoire de son illustre père, au lieu de duc d'York suivant l'usage établi.

L'effervescence survenue à l'occasion des affaires de Tahiti paraît commencer à s'appaiser un peu. L'Angleterre a pourtant envoyé par précaution un vaisseau de ligne dans ces parages. Mais d'un autre côté, la guerre qui est décidément commencée par la France contre les Marocains, paraît causer beaucoup d'agitation dans les esprits. Le Prince de Joinville, après des négociations infructueuses, avait commencé l'attaque, le six du mois dernier, par le bombardement des fortifications de Tanger. Il paraît que la résistance a été plus opiniâtre qu'on ne s'y attendait. Les journaux français pourtant chantent déjà victoire et disent qu'après cette attaque de Tanger, le prince doit bombarder Tetuan et Larache. En Angleterre, on accuse le Prince de Joinville, sur la foi d'un correspondant de Paris, d'avoir agi avec dissimulation dans ses procédés avec le gouvernement britannique, et on pense que cette conduite amènera de sérieuses difficultés entre les deux couronnes. Nous sommes porté à croire que le ministère de la mère-patrie ne tardera pas à prendre des mesures efficaces pour entraver les nouvelles conquêtes de la France en Afrique, et que, si la conduite qu'on prête au Prince de Joinville est véritable, la guerre finira par s'allumer entre les deux roya-